

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

PARIS. — L'abonnement :  
 Hebdomadaire : Trois francs, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. — Un an, 50 francs.  
 Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois francs, 15 francs.  
 La France et l'étranger, les frais de poste en sus.  
 LE PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CONTINUE JUSQU'À RÉCEPTION D'UN CONTRAIRE.

**RÉDACTION & ADMINISTRATION**  
 17, RUE NEUVE, 17  
 Directeur-Gérant : **ALFRED REBOUX**  
 Bureau à Tournai, RUE DES POUTRAINS, 42

**ABONNEMENTS ET ANNONCES**  
 RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.  
 Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C<sup>e</sup>, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 33  
 Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 23 NOVEMBRE 1885

### LA FRANC-MAÇONNERIE et la mort de Gambetta

Qui ne se souvient du mystère dont on entoura la mort de Gambetta ? de cette tête tirée, a-t-on dit, par la main d'une femme, et du silence singulier qui se fit, dans les premiers jours, autour de ce que les uns appelaient la *maladie* de Gambetta, et de ce que d'autres qualifièrent timidement d'*accident* ? Qui a oublié la garde si exacte montée autour du citoyen célèbre qui allait mourir ?

Les versions les plus diverses étaient publiées par les journaux, dont les reporters restaient pourtant en permanence dans la maison des Jardies, où agonisait Gambetta. Personne ne savait, ou ne voulait dire la vérité.

Après la mort, on sut qu'une femme avait tiré à bout portant sur le grand orateur.

Mais ce fut tout. Y avait-il eu accident, meurtre involontaire ? Ou bien était-on en présence d'un assassinat ?

Le public l'ignorait et, chose extraordinaire, la justice ne fit rien pour le savoir.

Plus tard, des demi-révélation et certains rapprochements ne laissèrent plus aucun doute et la pensée générale, dans le monde politique, est celle-ci : Gambetta a été assassiné.

Dans le second volume de son ouvrage : *Les Frères Trois-Points*, qui vient de paraître et qui est plus intéressant, plus émouvant encore que le premier, M. Léo Taxil aborde cette sombre énigme de notre histoire contemporaine.

Ce que dit de la Franc-Maçonnerie, dans ce second volume, ce franc-maçon converti, ne saurait passer inaperçu.

Ce n'est pas toujours gai d'être « frère » et « ami » !

Le chapitre intitulé : « Comment on se débarrasse des généraux » nous raconte, par exemple, les procédés divers mis en œuvre par la secte maçonnique pour atteindre ceux de ses adhérents qui ne sont pas des tempéraments dociles, disposés à cette soumission absolue préconisée par le Vénérable à la séance d'initiation.

M. Léo Taxil, avec une impitoyable indiscrétion et en s'appuyant sur les documents qui abondent dans son ouvrage, et notamment sur les Règlements généraux qu'il a pris soin de nous donner, nous montre le maçon récalcitrant livré aux accusations anonymes, obligé de se défendre devant le Vénérable, et les cinq membres du comité secret contre un accusateur invisible et une accusation impalpable. Quand il a réussi, dans cet état de désarmement complet, à détruire une inculpation ignoble et perfide, une nouvelle inculpation aussi odieuse surgit.

Si le récalcitrant est une recrue indisciplinée, de laquelle il n'y a rien à faire, nous apprend encore M. Taxil, oh alors !

pas de pitié. Le malheureux sera traîné sur toutes les claies des dénonciations infâmes, on le couvrira de toutes les boues, on l'accablera de toutes les fanges. De guerre lasse, l'inculpé enverra au diable la secte, en se maudissant de l'avoir pris au sérieux, de s'être fait admettre parmi ses membres. Et alors, comme la secte sent en lui un ennemi, après l'avoir vilipendé et sali, elle le poursuivra de sa haine dans la vie civile, non contente de son exclusion.

L'exclu est-il un commerçant ou un industriel, tous les moyens, quels qu'ils soient, sont employés pour ruiner son crédit.

Est-il un homme public, la calomnie est systématiquement organisée contre lui dans la presse maçonnique « c'est-à-dire », affirme M. Taxil, dans la presse républicaine, car il n'est pas d'organe républicain dont la majorité des rédacteurs ne soient Francs-Maçons.

Enfin, ajoute le Maçon converti, — et ici, l'histoire contemporaine est remplie de faits qui lui donnent raison — en oratoire pas devant le crime, si le crime peut être accompli impunément.

La main des sociétés secrètes, et de la secte maçonnique en particulier, se retrouve dans la plupart des assassinats ou des tentatives d'assassinats politiques de ce temps.

Depuis le ministre du pape Pie IX, M. Rossi, assassiné tandis qu'il entrait au Parlement, en 1848, jusqu'au président catholique de la République de l'Équateur Garcia Moreno, assassiné en 1875, (frappé tous deux de la même façon, avec ce que M. Taxil appelle le *coup de l'artère carotide*) les exemples abondent.

Et ce ne seraient pas seulement, au dire de M. Taxil, les grands personnages politiques qui seraient victimes des vengeances des sociétés secrètes. « Tous les ennemis de la franc-maçonnerie ne sont pas des hommes marquants. »

Mais, dira-t-on, les gens ne disparaissent pas de la sorte dans un pays civilisé ?

« Vraiment... répond M. Taxil. Est-ce que depuis que la Franc-Maçonnerie occupe toutes les avenues du pouvoir compris celle de la préfecture de police, le nombre des crimes qui restent impunis, des assassinats dont les auteurs ne sont jamais découverts, des meurtres dont les mobiles demeurent inconnus, n'a pas augmenté dans une proportion prodigieuse ? »

C'est dans ce chapitre, qu'il nous a paru intéressant d'analyser, que M. Léo Taxil parle de la mort de Gambetta.

Nous allons citer textuellement les pages qu'il consacre à cet événement. Elles sont curieuses :

« Il est un fait certain : Gambetta a été assassiné. Mais par qui ? Voilà ce que l'on cache. »

« Il est un autre fait certain : c'est que les ennemis les plus acharnés de Gambetta, dans le parti républicain, appartenaient tous ou presque tous à la Franc-Maçonnerie, et que Gambetta, très autoritaire, et l'on veut, mais très indépendant, n'était pas l'homme-lige de la ténébreuse société. »

« Revanons en quelques mots sur le passé. Gambetta conquit sa réputation et sa popularité, tout d'un coup, par le procès Delacoste (affaire de la souscription Baudin) ; son éloquence de tribune se révéla par un coup de foudre. Il n'était alors nullement Franc-Maçon et ne songeait pas plus à l'aspect qu'elle ne songait à lui. »

Par le fait de cette révélation subite, Gambetta fut bombardé député, lui, candidat, la candidature ne fléchit pour un homme qui n'était pas des siens, un pur républicain se produisant, elle suivit elle-même le courant.

La République éclata. Gambetta devint ministre. Ce n'est que longtemps après que nous voyons Gambetta, séduisant de nombreuses sollicitations, se faire admettre : il avait subi la pression politique ; il devenait Maçon, parce qu'on a admis qu'un démocrate doit l'être. Mais, notes-le bien, jamais Gambetta ne fréquenta les Loges, jamais il n'y fut initié, jamais il n'y fut initié à des banquets maçonniques, et encore moins de banquets qui, pour être organisés par des Frères, n'en sont pas moins ouverts au public.

Enfin, après avoir longtemps exercé le pouvoir en se tenant dans les coulisses, Gambetta prend les rênes du gouvernement.

Alors, Gambetta est assilé par la Franc-Maçonnerie : on invoque la confraternité des Loges, pour obtenir ce et cela ; mais Gambetta ne s'en laisse pas imposer, et il envoie carrément promener les sectaires importuns qui prétendent le régenter.

Il était gambettiste, et nullement Franc-Maçon. Jamais chef de parti ne fit un aussi court passage au ministère. En peu de temps, il eut contre lui presque tous les députés de son propre camp. Souvenez-vous. Ceux qui menaient l'intrigue contre Gambetta étaient tous des sommités de la Maçonnerie. En jugeant les événements à distance, ne semble-t-il pas que tout ce monde obéissait à un mot d'ordre ? Précipité du pouvoir, il n'en resta pas moins l'homme désigné pour une prochaine occasion. Il était évident qu'il ne se ferait, pas plus dans l'avenir qu'il ne l'avait été auparavant, le très-humble serviteur des Grands-Orient et des Suprêmes Councils. On peut critiquer Gambetta comme homme politique ; mais il faut reconnaître qu'il était un caractère ; il n'avait pas dans les veines le sang d'un valet.

Il haussait les épaules, quand les gros bonnets de l'Ordre maçonnique venaient lui parler de leur influence. Il n'avait confiance qu'en lui-même, il pensait que toutes les intrigues parlementaires n'avaient pas réussi à entamer son prestige devant la masse du peuple, et il se moquait des tripoteurs des Chapitres et des Arçopages assis sur certains bancs de la Chambre. Il avait le poing avec contre les brouillards de Belleville ; les révolutionnaires avaient plus en lui que l'émouvant que tous les porteurs de tabliers à bavette.

Dans les Loges on disait : Ah ! Gambetta, ce n'est que notre homme ! De son côté, Gambetta, quand il était obsédé par la conférence Trois-Points, disait avec son franc-parler brutal : Ah ça ! ils m'embêtent à la fin !... Est-ce que je leur ai jamais demandé de venir à la Chambre ?

Bref, à raison de son importance devant le pays, il était devenu un obstacle.

C'est alors que partit le coup de pistolet des Jardies. Je demande que l'on fasse le jour sur ce mystère. Qu'a-t-il été ce coup de pistolet ? On a dit vaguement au lendemain du crime, qu'il y avait là-dessous une histoire de femme. Je veux bien admettre que la main meurtrière ait été une main féminine ; mais l'ordon de la justice, en présence de l'assassinat d'un personnage aussi considérable, se serait-elle arrêtée devant une intrigue de boue ?

Voyons, il ne faudrait pas prendre cependant les Français pour un peuple d'imbéciles et de vieillards. En France, on a le défaut de beaucoup trop prêter l'oreille aux rumeurs et aux cancanes ; mais on a aussi la qualité de les oublier assez vite, et de juger froidement les événements d'importance dès que le temps des débâcles de bruyants et de vieillards est passé. Eh bien ! maintenant, le brouillard qui environnait la mort de Gambetta est dissipé, la légende de l'aventurière jalouse s'est évanouie. L'assassinat reste seul. Et tous les gens de bon sens se disent : l'assassin avait été un aventurier, son compte aurait été promptement réglé, les amis de Gambetta l'auraient eux-mêmes et sans pitié livrés à la justice, au lieu de s'opposer de toute leur influence à l'application de la loi. Donc, ce qui a été publié n'a été imaginé que pour cacher au pays un grave et terrible mystère.

Quant à moi, — c'est ici une opinion personnelle que j'émet, — je vois la main de la Franc-Maçonnerie dans l'assassinat de Gambetta.

Objectera-t-on que la secte a assisté aux funérailles du tribunal e, a accueilli des couronnes sur son cercueil ?

C'est précisément l'exagération de regrets qui est suspecte de la part d'hommes qui venaient quelques mois auparavant, de renverser Gambetta et qui ne montraient pour lui que de la haine lorsqu'il était vivant.

Les Maçons, en règle générale, ne se ruinent pas pour enterrer leurs amis ; au lieu de lui aux obseques des FF., Louis Blanc et Victor Hugo, qu'ils proclamèrent les deux plus grands saints de la démocratie du XIX<sup>e</sup> siècle. « Jamais société républicaine ne se mit si peu en frais ; dans ces deux circonstances, l'Ordre millionnaire se montre au-dessous de la dernière des corporations de chiffonniers. »

Et la Maçonnerie aurait pu pure douleur, voir tous ses Troncs de la Veuve à l'occasion d'un défunt récemment décédé ?

Allez raconter cela à d'autres : La victime était immolée, les assassins l'ont couverte de fleurs.

Nous ferons encore d'au res emprunts au deuxième volume des *Frères Trois-Points*, écrit d'une plume singulièrement alerte, et dans lequel l'organisation extraparlamentaire de la Franc-Maçonnerie est dévoilée.

C'est une lecture que nous permettrons de recommander aux pauvres petits maçons de province qui n'ont pas dépassé les premiers degrés de l'initiation... à ces maifs gobeurs qui voient dans la Maçonnerie une association inoffensive, sans attaches politiques, et à tous ceux qui se font, plus ou moins, les instruments inconscients de l'œuvre satanique poursuivie par les véritables chefs de la secte, chefs qui ne sont pas, — on l'ignore trop généralement — les dignitaires officiels des Loges supérieures.

ALFRED REBOUX.

### NOUVELLES DU JOUR

**La droite à la Chambre**  
 Paris, 22 novembre. — Demain les droites tiendront une séance à l'Hotel continental sur la tactique à suivre pour les élections contestées. Un certain nombre d'entre eux voudraient invader l'élection de Constantine pour répondre à l'invitation du Tarn-et-Garonne. Les autres prétendent qu'il est plus politique de prendre en toute circonstance le contrepied des résolutions de la gauche. M. de Cassagnac est favorable à la validation de l'élection de Constantine.

**Le banquet démocratique de Versailles**  
 Versailles, 22 novembre. — Aujourd'hui a eu lieu à Versailles, le banquet démocratique offert aux députés de Seine-et-Oise par le comité républicain-radical. Plusieurs discours ont été prononcés.

M. Collinvaux, député, a pris le premier la parole, il a demandé la substitution du régime conventionnel au régime parlementaire.

Les autres députés du département ont tour à tour examiné la situation politique et déclaré notamment que le parti radical ne sera pas dupe des opportunistes, mais qu'il relève la provocation lancée par ceux-ci et qu'il saura sauver quand même la République en se tenant constamment en rapport avec les électeurs et en formant des comités.

**Une révoation**  
 La Justice publie une dépêche de Toulon annonçant que le préfet du Var, sur un rapport adressé par le maro de Toulon, le ministre de l'Intérieur consulté a suspendu pour un mois, M. Bassereau, adjoint, pour faits se rapportant à la période électorale.

**Les Jacobites**  
 Paris, 22 novembre. — Hier soir à eu lieu au Théâtre de l'Odéon, la première représentation du nouveau drame de M. François Coppée et *Les Jacobites*. Grand succès pour l'auteur et ses interprètes.

**La classe de 1881**  
 Paris, 22 novembre. — Quelques journaux ont annoncé que la classe de 1881 serait renvoyée dans ses foyers au mois d'août prochain. Cette nouvelle n'est pas exacte : La classe de 1881 ne serait libérée par anticipation que si la nouvelle loi de recrutement était votée par le Sénat telle quelle est sortie des délibérations de la Chambre des députés, ce qui est « au moins douteux ».

**Le prochain Consistoire**  
 Paris, 22 novembre. Les nouvelles de Rome portent qu'un Consistoire est annoncé pour le fin de décembre. Dans ce Consistoire le Saint-Père ne nommerait pas de nouveaux cardinaux.

**Les négociations avec la Chine**  
 Paris, 22 novembre. — Tous les journaux presque sans exception ont annoncé l'arrivée à Paris de son Excellence Fui-King-Thang, ministre plénipotentiaire de Chine accrédité en France et en Allemagne.

C'est là une erreur : Ce diplomate n'est pas attendu à la légation avant la fin de la semaine. Il vient pour prendre part aux négociations relatives à la conclusion d'un traité de commerce avec le Céleste-Empire.

terprète pour adresser nos adieux au camarade, à l'ami qui nous quitte. Nos vœux l'accompagneront. Je suis sûr qu'il aura un souvenir pour nous. C'était bien la cette sécheresse qui fâchait le lieutenant-colonel ! Qu'il y avait loin de ces petites phrases courtes à celle qu'il avait préparée, et qui eût produit tant d'effet : « Je suis certain de parler au nom de vous tous en serrant la main du brave capitaine Pradon... » Comme cela était plus affectueux... et aussi plus élégant ; une phrase est belle en soi que diable, même quand elle ne dit rien, et la sienne en plus de sa beauté propre disait quelque chose.

Le colonel qui avait terminé son adieu au capitaine, s'adressait maintenant à Bonnet, rappelant qu'il s'était introduit en Afrique et exprimant sa satisfaction de recevoir dans son régiment un officier dont il avait pu apprécier les qualités sérieuses ; pour Derodes, il s'était contenté d'un simple mot de bienvenue.

La réponse du capitaine fut peu écoutée, on la connaissait d'ailleurs ; on était impatient d'entendre celles des lieutenants, tous deux arrivant précédés de réputation, qui, pour être opposées, n'en étaient que plus la curiosité ; leurs anciens camarades de Saint-Cyr avaient parlé d'eux : de Bonnet, un père système, c'est-à-dire le premier de sa promotion, et de Derodes, un major de queue, c'est-à-dire le dernier de la sienne ; de la vie de travail de l'un ; de la vie de cancrierie et de bombance de l'autre ; pendant quelques années, on avait suivi Bonnet en France sans qu'on vit se réaliser les espérances fondées sur lui à sa sortie de l'École ; puis, il avait disparu en Algérie sans qu'on eût trop ce qu'il était devenu, pas grand-

On doit en conclure que ces négociations se poursuivront à la fois à Paris et à Tien-Sin. Toutefois, elles menacent d'être laborieuses, car le cabinet de Pékin encouragé par l'état d'anarchie qui règne au Tonkin et dans l'Annam, paraît peu disposé à accorder à la France les concessions qu'il s'était primitivement engagé à faire.

Sans être pessimiste, on doit prévoir de ce côté un nouvel échec.

**Arrestation de nihilistes**  
 Berlin, 22 novembre. — On annonce de Varsovie que, dans ces derniers jours, vingt-huit personnes accusées de nihilisme ont été arrêtées et transférées à la citadelle.

**Condamnation de l'ex-gérant du Journal de Rome**  
 Rome, 22 novembre. — L'ex-gérant de feu le Journal de Rome a été condamné, hier aux assises de Rome, à trois mois de prison et 500 francs d'amende pour six articles de M. des Houx.

**Une banqueroute à Rome**  
 Rome, 22 novembre. — La Stampa dit qu'un banquier apollin, nommé Loforte, a été arrêté la nuit dernière sous l'inculpation de banqueroute frauduleuse. On dit que le passif s'élève à 2,500,000 francs.

**En Birmanie. — Succès de l'expédition anglaise. — Deux italiens prisonniers**  
 Londres, 22 novembre. — Une dépêche officielle de Rangoon annonce l'occupation de Magwe par la brigade navale anglaise.

La résistance des Birmans n'est pas sérieuse à Magwe, où deux Italiens ont été faits prisonniers, l'ingénieur Comotto et un nommé Barberini.

Le quartier général anglais a été transféré à Menlo.

L'expédition continue de remonter le fleuve. Un engagement est attendu à Saginga.

**Tremblement de terre aux Etats-Unis**  
 New-York, 22 novembre. — Un télégramme de San-Francisco annonce qu'hier on a ressenti plusieurs secousses de tremblement de terre en Californie.

### LE VOTE DE SAMEDI

Samedi, la majorité de la Chambre a voté l'invalidation des élections de Tarn-et-Garonne. Les chiffres exacts du scrutin sont : pour, 251, contre, 228.

Les 228 députés qui ont repoussé cette scandaleuse annulation du verdict rendu par le suffrage universel se décomposent ainsi : droite, 198, gauche, 32.

Parmi les républicains qui ont voté avec la minorité, on distingue 10 radicaux : MM. Imbert, Anatole de La Forge, Georges Laguerre, Lamasson, de la Porte, Laur, Lockroy, Henri Maret, Milochau, Henri Rochefort ; 10 opportunistes : MM. Binchon, Borriglione, Cordier, Dellis, Etienne, Jules Roche, Roure, Theulier, Thomson, Treille ; 7 membres du centre gauche : MM. René Brie, Casimir Périer (Aube), Mézières, Noël-Parfait, Frédéric Passy, Pinault, marquis de Roys ; 5 indépendants qui votent presque toujours avec la droite : MM. Amagat, Andrieux, Laurencin, Proal, Sequet.

Un certain nombre d'intransigeants et de membres du centre gauche se sont abstenus de prendre part au scrutin.

Quatre députés de la droite étaient absents : MM. Lorois (Morbihan), Chevalier (Maine-et-Loire), Berger et Cunéo d'Ornano.

### LE BANQUET DES SOURDS-MUETS A PARIS

On lit dans le *Moniteur Universel* : « Lorsque le visiteur entre dans la grande cour de l'établissement des sourds-muets, rue Saint-Jacques, à Paris, ses regards sont attirés par l'image, en marbre, d'un vieillard enseignant à lire, à l'aide de signes, le mot Dieu, gravé sur un parchemin. »

« Ce vieillard est l'abbé de l'Épée, le philanthrope admirable qui rendit en quelque sorte et l'onie et la parole aux malheureux privés de la parole et de l'ouïe. »

« L'abbé de l'Épée, depuis cette époque, est demeuré l'objet de l'admiration des foules et de l'incessante reconnaissance de ceux qu'il a soulagés. »

« Hier, dimanche, c'était le cent soixante-troisième anniversaire de la naissance de ce glorieux

chrétien, et pour honorer sa mémoire, les hommes qui ont bénéficié de ses travaux se sont réunis en un banquet au Palais-Royal, rue de Valois.

« Nous avons assisté à cette fête intime, et nous avons trouvé des sensations très douces ; à la vue du malheur se faisant humble et bon.

« Les sourds-muets sont nombreux en France. Après avoir passé par l'école spéciale, aux leur a donné leur bienfaiteur, ils peuvent aujourd'hui prendre place au soleil. Les uns, comme Princeaux, le peintre, Félix Martin, le sculpteur, ont embrassé la carrière artistique ; les autres se sont faits ouvriers habiles ou graveurs sur bois, comme M. Cochefer, le président de la Société d'appui fraternel, l'organisateur du repas dont nous sortons.

« Ce repas, servi dans une petite salle, pour environ soixante convives, avait pour président M. le Dr Ducoudray, député de la Nièvre.

« Et si l'on nous demande pourquoi M. Ducoudray occupait la place d'honneur en pareille assemblée, nous apprendrons à l'acteur que le département de la Nièvre est l'un de ceux où l'on compte le plus de sourds-muets.

« Le nouveau représentant du peuple, venait ainsi remercier ses compatriotes des suffrages qu'ils lui ont donnés.

« A droite de M. le docteur Ducoudray, nous remarquons M. Cochefer, et à sa gauche, M. Brunel, le premier président, le second membre de l'association.

« Sans bruit, les potages, hors-d'œuvre, poissons, rôtis, légumes et desserts se succèdent, puis on dessert. M. Ducoudray donne à son voisin Cochefer le texte d'un discours que celui-ci mime avec beaucoup d'expression.

« Le député de la Nièvre rappelle l'intéressante histoire de l'abbé de l'Épée, qui, après être sorti des ordres, « où son esprit indépendant se trouvait trop à l'étroit, s'est consacré définitivement à l'œuvre admirable qui l'a immortalisé. »

« M. Ducoudray termine en invitant tous les sourds-muets sans distinction à s'unir autour de la Société fraternelle.

« M. Cochefer, après avoir remercié l'orateur, porte un toast à sa santé, puis — et c'est le côté touchant de cette soirée — des inconnus lèvent les mains, l'un pour reciter des vers qu'il a composés en l'honneur de l'abbé de l'Épée, l'autre pour mimer une fable, tandis que les parents des malheureux, les frères, les sœurs sourient et applaudissent.

« Un assistant dont le fils est devenu sourd-muet, à huit ans, tout à coup, charme ses voisins en leur offrant des silhouettes d'animaux et de personnages historiques, qu'il découpe à la pointe des ciseaux.

« A dix heures et demie, la soirée est finie. M. le docteur Ducoudray se retire. Les sourds-muets, sur son passage, forment la haie, et quelques-uns d'entre eux, capables d'émettre un ouï, disent avec un enthousiasme indescriptible.

« — Merci, monsieur, merci, monsieur le député !... — H. M. »

### LA GUERRE D'ORIENT

Belgrade, 22 novembre. — La dépêche bulgare signalant le massacre de Serbovo et des blessés d'une ambulance a été motivée par ce fait qu'un train de blessés, abandonnés par les médecins et les infirmiers, et dont les chevaux mêmes avaient été enlevés, a été recueilli par les Serbes. Ceux-ci se plaignent à leur tour d'actes de cruauté commis par les Bulgares.

Un officier du nom de Katkovicz aurait été enlevé en morceaux, et un autre du nom de Kokiç, déjà blessé, aurait été achevé à coups de baïonnette.

La division Topalovich a opéré sa jonction avec la division Benitzki, qui devient ainsi le centre de l'armée serbe.

Slivnitza est donc actuellement fortement menacé par la gauche.

INTERVENTION DE LA GRÈCE  
 Nous lisons ce matin dans le *Figaro* : « Nous recevons à l'instant des renseignements de la plus haute gravité sur le conflit imminent entre la Grèce et la Turquie. Avant quelques jours, le feu sera aux poudres. Les Grecs prennent leurs dispositions pour entrer en campagne sur terre et sur mer d'ici au 1<sup>er</sup> décembre. »

Notre correspondant ajoute que la Grèce ne demandera rien à l'Europe, sinon qu'elle lui laisse le temps de reporter des succès dont la population hellénique ne doute plus.

### LE LIEUTENANT BONNET

PREMIÈRE PARTIE

Il avait trié à l'ère des colonels qui ne pouvaient jamais admettre une phrase, et il ne voulait pas qu'on parût s'en apercevoir. Il fallait se préparer ; quand il aurait mis de l'ordre dans ses idées, elle s'échapperait... incofétablement.

Il se préparait donc, mais autour de lui le brouhaha des voix qui se croisaient le troublait ; il aurait eu besoin de calme et de silence, car les idées qui emplissaient sa tête s'alanguissaient point.

« Si encore le colonel l'avait prévenu en temps, il aurait pu consulter la baronne, elle était de bon conseil et vraiment habile pour donner un certain ordre aux choses. Mais non, son dernier conseil fut de se tenir à l'écart et de ne s'immiscer en rien dans ce qui n'était que son affaire. »

« Remplacez-moi, mon cher colonel, et s'il y a des choses à dire. On savait la trouver quand on avait besoin de lui. Remplacez-moi. Que signifiait ce prétexte : « Mon fils a pris d'un violent accès de fièvre. » Est-ce que la fièvre vous empêchait de venir ? Quant cela serait vrai, pourriez-vous me dire, si vous n'avez rien de mieux à proposer ? »

« Mais non, mon colonel, c'est tout simple, c'est que vous n'avez rien de mieux à proposer. »

« Au milieu de brouhaha et ses serrements de mains, le médecin-major Montariol s'approcha du colonel :

« Comment était Daniel lorsque vous l'avez quitté ? »

« Il s'est endormi calme. »

« Je vous l'avais bien dit, cela ne sera rien, ne vous inquiétez pas, l'enfant est plus solide qu'il n'en a l'air. »

Le colonel s'exousa auprès du capitaine d'être en retard, amicalement, en camarade :

« J'aurais été vraiment fâché de ne pas vous faire mes adieux. »

Puis, continuant en s'adressant au lieutenant Bonnet :

« Comme je l'aurais été de ne pas vous souhaiter la bienvenue parmi nous, mon cher lieutenant. Il ne dit rien à Derodes.

On avait apporté une coupe devant le colonel et on l'avait remplie, c'était le moment du discours ; mais la musique entama la valse de Faust, et aussitôt le colonel quittant la table où il s'était à peine assis, alla sur le balcon ; le régiment devait à la correction professionnelle d'écouter sa musique, et tous les officiers le suivirent, même ceux qui, jusqu'à ce moment, étaient restés à leur table.

Lorsqu'en arrivant sur le balcon il vit que l'autre extrémité était occupée, son front se plissa :

« Ah ! il y a des dames, dit-il. »

Le ton de ces quelques mots et la contraction de visage qui l'accompagna, marquaient clairement son mécontentement ; pour l' lieutenant, il resta immobile à sa place sans aller jusqu'à la grille de séparation saluer « les dames ». Personne ne souffla mot, car tout le monde savait combien il était opposé à ces invitations qui, au premier du mois,

se traduisaient sur le bordereau du paiement en une retenue pour les marquises et les lieutenants offerts aux invités ; quand un sous-lieutenant a prélevé sur les cent quatre-vingt francs de sa solde, les cent soixante-dix francs de dépenses obligatoires, il ne lui reste, s'il est d'une famille pauvre, que dix-neuf francs par mois pour son entretien et ses menus plaisirs, il importe donc de ne pas l'enlever à des prodigalités qui, si faibles qu'elles soient, n'en sont pas moins des folies.

Heureusement on ne resta pas longtemps sous cette impression : un vigne trompant la surveillance du sapeur chargé de défendre l'entrée par où les musiciens pénétraient dans leur carr